

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du F. Poissonnière, 40.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3

Pour l'étranger les frais de poste en

Monaco, le 10 Février 1867.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance en date du 9 de ce mois, M. Théophile Joubert, Chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur, a été nommé Commandant en second de la Milice Nationale.

Par une autre Ordonnance en date du même jour, M. Nicolas Bellando, Lieutenant de la deuxième Compagnie des Gardes Nationaux, a été promu au Grade de Capitaine de la même Compagnie, en remplacement de M. Pierre-Antoine Néri, décédé, et M. Emmanuel Crovetto, Sous-Lieutenant de la deuxième Compagnie des Gardes Nationaux, a été promu au grade de Lieutenant dans la même Compagnie, en remplacement de M. Nicolas Bellando.

NOUVELLES LOCALES.

Avant-hier vendredi, M. Malaussena, Maire de la Ville de Nice, a eu l'honneur d'être reçu par le Prince.

On a lu dans les journaux français l'émouvant récit du combat de Miahuatlan, au Mexique.

On sait qu'une poignée de soldats français ont préféré se faire tuer plutôt que de se rendre. Leur vaillante conduite dans cette funeste journée a excité l'admiration de leurs adversaires eux-mêmes et ceux-ci, pour rendre hommage à ce courageux mépris de la vie, ont élevé sur le lieu du combat un monument à la mémoire de ces morts glorieux.

Ce monument est une simple dalle de pierre ordinaire sur laquelle est gravée l'inscription suivante :

A la mémoire
des officiers et soldats français
morts en combattant à Miahuatlan
le 3 octobre 1866

En témoignage de leur bravoure
le citoyen général Porfirio Diaz leur a fait élever
ce monument.

Au-dessous de l'inscription on lit les noms des officiers et soldats tués dans le combat.

Parmi les noms de ces braves qu'une mort pareille a rendus immortels, nous trouvons celui du sous-lieutenant Tamburini, fils de M. Tamburini, Maire de la ville de Monaco, ancien major dans l'armée française et officier de la Légion d'honneur.

Cet héroïque jeune homme, auquel la carrière militaire réservait un si bel avenir, a été frappé un des premiers. Du moins a-t-il trouvé, sur cette terre lointaine, une tombe glorieuse où il dort à côté de ses frères d'armes.

Nous ne saurions trop remercier l'administration du Casino de son empressement à nous offrir des plaisirs choisis et du soin qu'elle met à les varier. Représentations théâtrales, concerts extraordinaires, soirées bouffes, soirées artistiques, tel a été son programme pour cette saison qui est aujourd'hui dans sa période la plus brillante.

Samedi dernier, c'était la prestidigitation qui devait nous faire passer la soirée la plus agréable du monde. M. Cazeneuve manie les cartes comme feu Bosco, son maître, et il excelle dans les exercices de la mémoire créés par M. de Caston. De plus, avec le concours de la Sibylle Alice, il se livre à des expériences de magnétisme et de spiritisme très curieuses. Le spiritisme est-il une science? Non, dit Robin; oui, disent les Dawenport. M. Cazeneuve ne dit ni oui ni non. Procède-t-il scientifiquement ou par une supercherie artistique? c'est son secret, c'est aussi celui de Polichinelle, car Robin a démontré que tout ce qu'on nous a donné jusqu'à ce jour pour du spiritisme n'est qu'une prestidigitation d'un nouveau genre. Qu'importe après tout? Le public s'inquiète peu d'avoir affaire à des sorciers. Il suffit qu'on soit habile pour lui plaire; il n'en demande pas davantage et, lorsqu'il sort du spectacle, à la fois surpris et charmé, il se soucie peu d'expliquer son plaisir par raison démonstrative.

M. Cazeneuve connaît supérieurement toutes les ressources du métier, et ce n'est pas un mince éloge, cela, car la prestidigitation est un art qui se vulgarise chaque jour davantage et nous connaissons quelques amateurs qui sont aussi habiles que certains prestidigitateurs de profession.

Il y a vraiment des hommes privilégiés. Leur seul nom prononcé éveille dans les foules de grandes idées ou de délicieuses sensations. L'on jouit par avance du plaisir que leur talent peut donner. Alard compte parmi ces natures d'élite. C'est une organi-

sation artistique par excellence; et son nom sur un programme suffit à remplir une salle. Inutile après cela d'ajouter que le vaste salon des concerts du Casino était comble mardi soir. Chacun voulait applaudir le grand artiste qui devait se faire entendre pour la dernière fois cette année.

La soirée a commencé par l'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*. Mendelssohn a condensé dans cette grande page harmonieuse le beau rêve de Shakespeare. Dans cette musique chantent les mille voix de la forêt, tumulte harmonieux, plaintes du vent, frémissements des feuillages, bourdonnements d'insectes, gazouillis d'oiseaux, et le chant des fées de la nuit. Elles évoquent, ces belles mélodies, le chœur des mondes mystérieux, gnômes et lutins, elfes et willis, toute la mythologie fantastique créée par le panthéisme shakespearien. Mais bientôt le chœur universel s'apaise; c'est le final: les grandes voix de la nature se sont tues, les apparitions de la nuit s'évanouissent, et l'on n'entend plus qu'une douce mélodie calme et belle comme la sérénité des nuits de juin, un chant suave; on dirait la respiration de la forêt endormie. Cette ouverture a été exécutée par l'orchestre d'une façon magistrale.

On a ensuite entendu un clarinettiste distingué, M. Wuille, soliste des Concerts de Bade. Ce célèbre artiste a fait, deux fois dans la soirée, les délices du public en exécutant deux fantaisies de concert, qui sont, croyons-nous, de sa composition. La clarinette est un instrument difficile et ingrat, discrédité surtout par l'abus qu'en font les artistes du pont des arts et tant d'autres qui ne valent pas mieux, mais M. Wuille a triomphé de toutes les difficultés et il obtient un son d'une ineffable suavité. Rien n'est plus doux que ses modulations variées à l'infini. Aussi bravos et rappels ne lui ont-ils pas manqué, et cette soirée a-t-elle été pour M. Wuille un véritable triomphe.

Mais un frisson agite la salle et tout à coup éclatent d'unanimes applaudissements. Alard paraît. Au devant des bravos, il s'avance, aisé et souriant, en homme habitué à de pareilles explosions d'enthousiasme. Il donne le signal au chef d'orchestre et l'enchantement commence. Sur un thème d'opéra l'artiste prestigieux brode mille fioritures nouvelles, et toujours quelque trait imprévu surprend délicieusement l'auditoire. Que l'archet se promène lentement sur les cordes ou prestement sautille, toujours il charme, il enivre, il ravit, il émeut. Ce que nous admirons dans Alard, en même temps que sa grande science, c'est son universelle popularité. Il a su faire apprécier de tous un art très difficile. Il

ravit les *dilettanti* mais il n'enchanté pas moins le vulgaire qui pourtant s'inquiète peu des difficultés artistiques et ne demande à la musique que des émotions et non des tours de force. Celui-là seul est un homme de génie dont les œuvres séduisent les foules, tout en charmant le goût des hommes éclairés. Tel est Alard.

Le violoncelliste Oudshoorn a eu l'honneur d'exécuter un duo en compagnie d'Alard. L'excellent soliste s'est montré digne de cette bonne fortune; il a partagé avec le grand artiste les applaudissements du public.

Nous avons encore entendu dans cette soirée si complète une jeune cantatrice, M^{lle} Chauvot, excellente musicienne, qui a à son service une savante méthode et une voix fort sympathique. Elle a chanté avec elle la romance de l'*Africaine* et un *Ave Maria*. Dans ce dernier morceau, le violon d'Alard donnait la réplique à la voix de la cantatrice; aussi le succès a-t-il été double.

Alard est parti; mais à Monaco les artistes se suivent. C'est un défilé de célébrités. Toutes les illustrations parisiennes, cet hiver, nous les passerons en revue; jamais saison ne fut aussi brillante et aussi courue. Hier encore nous assistions au concert donné par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez, une des gloires de l'Opéra-Comique et du Théâtre Lyrique. Elle aussi a quitté Paris tout exprès pour venir directement à Monaco, et elle s'en retournera sans se faire entendre ailleurs. A la semaine prochaine le compte rendu de cette soirée!

On lit dans le *Courrier de Marseille*:

MONACO ET NICE.

Je jette ce titre sur mon papier — *Monaco et Nice* — sans qu'il implique une pensée de préséance entre la charmante principauté et la préfecture renommée qui forme un des confins de notre grand Empire. A des titres et semblables et divers, ces terres promises se réunissent sous une même couronne de fleurs.

Disons-le pourtant, sans que Nice s'en effarouche, s'il advenait que l'antique sceau des Grimaldi dût figurer dans quelque protocole européen, Monaco aurait le pas sur la Prusse et la Russie, suivant la coutume diplomatique réglant le rang des puissances contractantes, non sur le nombre de leurs bataillons, mais d'après l'ordre alphabétique. La force a parfois, ses modesties.

A cette place, il y a quelques jours, je célébrais Monaco et ses blandices, et, décrivant amoureusement les séductions nouvelles que le Prince, secondé de M. Blanc, son magicien, avait su ajouter aux beautés naturelles de son domaine, j'indiquais le rôle brillant qui appartient à Monaco, parmi les stations hivernales.

Le *Journal de Nice*, par la reproduction de mon article a donné une adhésion intelligente aux idées que j'avais émises à ce sujet, ainsi que moi, il a reconnu que si Nice était l'astre, Monaco serait son satellite.

Et de fait, dans la mécanique céleste, le satellite gravite autour, se meut et s'agite; disons, en poursuivant l'image, que Monaco est le mouvement, la sève qui bout, la vie qui se dépense, et Nice le séjour béni des tranquilles existences, des heures sereines écoulées au sein d'une nature toujours verte et parfumée.

A Monaco, le bruit des fêtes, les nuits d'insomnie, les rêves dorés; à Nice, les récréations paisibles, les contacts délicats des intelligences et les mœurs cultivées d'une société formée de l'élite du monde européen.

Et puis, il n'en est pas de Nice comme de Corinthe, son accès est ouvert à tous. Des malades tant qu'il vous plaira, mais les gens bien portant aiment non moins son ciel quand partout l'hiver déploie sa rage, et préfèrent souvent à la glace de Hyde-Park ou du bois de Boulogne, les rosiers fleuris d'Alphonse Karr et ses

chèvre-feuilles. C'est pourquoi Nice profitera beaucoup — trop peut-être — des conséquences de la voie ferrée qui mettra demain, Monaco, dans sa banlieue, comme Asnières est dans celle de Paris. Que les féroces propriétaires de Nice se rassurent, leur *capital* de patients locataires occupant leurs appartements délabrés, garnis de meubles de tous les âges et de toutes les époques, s'accroîtra de la phalange plus mondaine et moins endurante cherchant le plaisir partout où il se trouve. Monaco sera le phare qui l'attirera, en la conduisant forcément à Nice qui prélèvera son tribut sur'elle.

Voilà les situations respectives, en deça et en delà de la Turbie; sur l'un et l'autre versant on recueille des pépites d'or, et cependant des esprits mal faits veulent voir dans le Monaco embelli et transformé le rival, l'ennemi acharné de Nice. On prétend même que des bourgeois sottement alarmés, avaient adressé une pétition au Sénat pour se plaindre de la grande liberté que s'arroge le Prince de Monaco de faire, dans ses Etats, ce que bon lui semble. Le Casino de Monaco serait, pour Nice, la baisse des loyers, une atteinte portée à la liberté d'exploitation des aubergistes, une diminution du soleil de la *promenade des Anglais*. Quels maux affreux s'ils étaient véritables!

Nous avons peine à croire à cette pétition singulière. Dans tous les cas, si ce fait existe, si quelques bons enfants ont rêvé, d'établir un blocus hermétique autour de la principauté de Monaco, on rira bien au Palais du Luxembourg, mais au moins qu'on n'y rie que des pétitionnaires, et que les Alpes-Maritimes ne soient point enveloppées en masse dans le ridicule.

Parlons sérieusement.

Nice a toujours été un charmant pays tenant à haut prix ses charmes, mais jusqu'à la domination française il n'avait vécu que de ce que Dieu lui avait donné, et que le *cliché* que vous savez appelle: *la mer bleue, le soleil radieux, la verdure éternelle, etc., etc.* Une administration éclairée, mieux que cela ingénieuse et soigneuse, a ajouté et ajoute chaque jour aux dons de la Providence, les choses sérieuses et les choses agréables de la civilisation. A cet égard, la colonie étrangère se réunit dans un hommage unanime. Mais le préfet le plus habile et le plus vigilant des maires n'ont point d'arrêtés à prendre contre des propriétaires qui seraient trop cupides et des aubergistes trop rapaces. La cupidité et la rapacité sont libres.

Sur ce point comme sur d'autres.

Il mondo va da se. — J. C.

COURRIER DE PARIS.

Le lion de la semaine est un méridional, l'Homère de la Provence, Frédéric Mistral, qui en est à son deuxième chef-d'œuvre. Que n'écrit-il en français? Notre littérature nationale compterait un homme de génie de plus et, par le temps qui court, un homme de génie n'aurait guère de concurrents. Mistral a conquis Paris. A la bonne heure, voilà de la bonne décentralisation. Je n'ai pas encore eu le loisir de lire le *Calendal*, mais je puis vous donner la page magnifique que cette lecture a inspirée à M. Charles Bataille, le chroniqueur de la *Gazette Universelle*, poète à ses heures. Charles Bataille ne marchande pas ses éloges à *Calendal*, sans doute parce qu'à l'occasion il n'est pas ménager de ses critiques. Les louanges ont du prix quand elles viennent d'un homme qui d'ordinaire ne gante pas sa griffe impitoyable aux médiocrités.

Paris est en ce moment le séjour d'un des princes les plus incontestables de notre poésie moderne. J'avoue que j'éprouve plus d'attraction vers cette noblesse-là que pour tous les boutons de cristal de l'ambassade japonaise.

Donc, si vous le permettez, c'est du félibre Frédéric Mistral que nous allons causer avant tout. Mademoiselle Cora Pearl aura son tour; mais le journalisme est le contraire du paradis, et, chez nous, les premiers restent les premiers. Le poème en douze chants qui vient de paraître, sous le titre de *Calendal*, est une de ces épopées gigantesques qui soulèvent tout l'organisme et vous emportent dans un élan prodigieux vers les cieux.

Vous y êtes!... Impossible de redescendre, tant le poète vous tient étroitement lié dans ses serres d'aigle. Sur le premier moment de surprise, les poumons se dilatent à briser la poitrine; mais bientôt on aspire l'éther vivifiant, et l'on se sent fort à tout braver.

Ah! nous ne sommes plus ici dans les aventures d'alcôve, ni dans les confessions des Madeleines! Les exhalaisons des patchoulis et des bergamottes à la mode n'ont rien à voir sur ces hauteurs! Nous sommes en plein milieu de créatures hâlées et superbes qui ne redoutent pas le baiser du grand air, mais qui marchent d'un pas résolu et droit au devant des vailances.

Le reproche que la critique doctorale ne manquera pas d'adresser au poème nouveau, c'est que les personnages ne sont pas de notre temps. Ils ont six pieds comme les chevaliers de la table ronde. Les mauvais et les bons, tous géants! Mais il faut voir la lutte énergique du bien contre le mal et les enseignements robustes qui s'exhalent de ces récits plus hauts que nature.

Tout le Midi est là, vivant, grouillant, lumineux; les types accusent leurs muscles d'acier sous la chair résistante; les poitrines ont des saillies athlétiques, et le ciel reste élément et bleu au milieu de ces passions qui s'entrechoquent en des heurts formidables. Les amoureux du coloris et de l'exactitude pittoresque s'arrêteront au cinquième chant: *la Madrague* et la pêche au thon. La poésie circule dans tous ces détails précis et techniques. On sent le souffle jusque dans chaque nœud de l'énorme filet et dans les clous des barques. Et les *Mélèzes*, quelle merveille de tendresse! Et la *Joite*, quel fourmillement populaire exact et mouvementé! Et la scène orgiaque au château de Sévèran, quelle pureté dans les violences de la chair qui crie! Et l'*Incendie* qui termine, quelle épouvante prise sur le vif! Et tout enfin!

Paulo minora canamus, muse de la chronique.

Depuis le jour qui a vu surgir le couronnement de l'édifice impérial, depuis que nous jouissons enfin de la liberté de la presse, les journaux ont abordé les hautes et sérieuses questions, les grands problèmes sociaux. Ainsi, cette semaine, toute la presse grande et petite s'est occupée des débuts de Cora Pearl aux Bouffes: chaque chroniqueur a dit son mot; pourquoi ne dirais-je pas le mien sur ce sujet qui intéresse l'univers et les environs du passage Choiseul? Quelques-uns ont crié au scandale, à l'exhibition. Bonnes gens! comme s'il n'y avait pas une critique plus sérieuse à faire à propos de ce début. Lorsqu'une artiste se présente à un directeur, celui-ci lui demande non qu'elle ait de la vertu, mais qu'elle ait du succès. Le public se montre quelquefois plus difficile, il se peut qu'il exige du talent; mais du talent il n'en faut guère dans ce qu'on appelle un rôle à jambes. Celles de Cora Pearl ne sont pas inédites, tant s'en faut, et je doute qu'elles aient jamais pour le public gandin des Bouffes l'attrait de la curiosité. Il y a trop longtemps qu'elles sont célèbres, elles ont eu trop de succès dans le monde pour en avoir encore au théâtre. C'est le cas ou jamais de pousser le fameux cri: place aux jeunes... aux jeunes jambes! Cependant la coquette salle du passage Choiseul était ce mble le jour de la première représentation. Cora Pearl a tant d'amis; mais le vrai public n'a pas applaudi comme eux, et dès la quatrième représentation c'en était fait! La nouvelle étoile était tombée du ciel des Bouffes. Contrairement à ce que chante une ronde célèbre, Cora Pearl est retournée au bois, depuis que les lauriers sont coupés.

JULES BABIL.

VARIÉTÉS. (*)

UNE VISITE A MONACO. (**)

II.

LE PALAIS.

Le palais des Princes de Monaco n'est point un de ces *palazzi* italiens, villas modestes au nom ambitieux, ou vieilles masures mesquines que l'emphase méridionale revêt d'un titre sonore. C'est bien un palais et

(*) Voir les numéros des 27 janvier et 3 février.

(**) Chez Giordan, libraire-éditeur à Menton.

d'une étendue qui contraste avec l'exiguité actuelle des Etats du Prince. Dans ce vaste amas de constructions de tous les âges, tous les genres d'architecture se heurtent et se mêlent sans harmonie; chaque siècle y a laissé son empreinte. On reconnaît que la main pesante des révolutions, plus destructive encore que celle du temps, en a rompu l'antique ordonnance. Cet assemblage hybride renferme des parties superbes; la façade principale rappelle l'architecture mauresque dont quelques-uns des vieux bastions et les quatre tours carrées ont conservé le caractère.

L'aspect extérieur de la façade pourrait faire illusion sur la date de sa construction, si l'on ne retrouvait dans plusieurs autres parties moussues et noircies du palais les mêmes traces d'une authentique origine. La cour d'honneur est fort belle: c'est un parallélogramme dont deux côtés sont en arcades; un vaste escalier en marbre blanc, à double rampe, qui rappelle, sans souffrir du rapprochement, le grand escalier du palais de Fontainebleau, conduit à un portique ou loge en marbre blanc, longue de soixante mètres, et décorée de fresques charmantes écloses du génie fécond de la Renaissance. Mais sur la façade opposée se trouve la perle du palais; c'est une série de frises et de panneaux peints à fresque par Caravage, dit-on. Bien des dégradations ont mutilé ce chef-d'œuvre; encore quelques années et le temps en eût effacé les derniers traits; Florestan I^{er} en a fait heureusement relever les cartons, et le Prince Charles III, qui aime et comprend les arts, fait rétablir en ce moment cette décoration somptueuse que Paul Delaroché admirait. Autant que l'on peut juger sur des fragments l'ensemble d'une composition, ce devait être un triomphe de Bacchus; la pompe se déroule avec son cortège de bacchantes lascives dont les torsos et les reins sont peints avec une vigueur et une largeur dignes du Titien. Au-dessous, dans un ton moins chaud, une cavalcade antique, un peu mieux conservée, saisit fortement par la beauté des poses et la fermeté des lignes.

Le corps de bâtiment dont ces fresques décorent la façade, était l'ancien palais dans lequel on pénétrait par trois cours entourées de bâtiments irréguliers qu'on appelait autrefois les *petits quartiers*. Le Prince Charles III a fait abattre ces constructions, sur l'emplacement desquelles ont été élevées de splendides écuries, dont les vastes proportions, ainsi que le luxe et l'élégance ne le cèdent en rien à ce que l'on voit de plus remarquable en Angleterre. Deux portes monumentales existent encore de ce côté; l'une d'elles est surmontée d'une inscription rappelant que sous cette voûte, devenue maintenant une entrée secondaire, ont passé des rois, des empereurs, des souverains pontifes, toutes les grandeurs de ce monde.

On ne trouve aux Archives aucun renseignement certain sur les agrandissements successifs qu'a dû subir cette antique demeure. Toutefois l'ornementation, du côté de la cour, de l'aile faisant face à l'ancien palais, son bel escalier et ses portiques peints à fresque, accusent une époque où le soin de la défense ne préoccupait plus uniquement les maîtres de la forteresse, c'est-à-dire la fin du XV^e siècle et le XVI^e.

Dans l'intérieur se succèdent de vastes pièces: ainsi la grande salle Grimaldi, ornée de fresques par Horace Ferrari, et dont la cheminée monumentale, un monolithe curieusement fouillé et orné de cariatides et de médaillons, faillit être transporté au musée de Paris; la chambre d'York, où mourut le frère de Georges III, roi d'Angleterre; la salle des gardes, etc., ont un véritable cachet de grandeur et de magnificence; les connaisseurs admirent la perspective du plafond de la chambre d'York, due au pinceau d'un peintre bolognais, Girolamo Curti, surnommé il Dentone; mais où sont les sévères logis de Charles le Grand, des Rainier, de l'intrépide Jean I^{er}, dans lesquels ces vaillants hommes de guerre avaient rassemblé les trésors dont les

comblaient les rois de France et de Naples, ainsi que les Papes? Les dépouilles de l'Orient, les richesses de Chio, qui appartient aux Grimaldi par droit de conquête, de Constantinople et des ports de la Grèce, tributaires de leurs galères, remplissaient cette splendide demeure. C'est en parcourant cet immense palais que l'on entrevoit ce que fut autrefois cette Principauté de Monaco, aujourd'hui si réduite. La maison Grimaldi possédait un nombre incalculable de Seigneuries, où elle pouvait lever des flottes et des armées; et l'étude de ses annales montre que plus d'une fois elle se rendit redoutable aux Génois, aux Provençaux, aux Catalans et aux Vénitiens eux-mêmes. Monaco n'était pas seulement la capitale d'un petit Etat souverain: c'était la résidence et la forteresse d'une famille qui comptait à Gênes parmi les plus puissantes, en France, parmi les plus illustres et les plus richement pourvues de fiefs et de bénéfices; qui est fière de ses alliances avec les maisons souveraines et royales d'Aquitaine; de Normandie, d'Aragon, de Lorraine, d'Orléans, de Bretagne, de Savoie, de Comnène et de Bourbon; qui a donné à nos rois quatre grands-amiraux, à l'Eglise plusieurs cardinaux, onze doges à Gênes, un capitaine-général à Florence, et qui avait reçu de Charles-Quint et de ses successeurs des fiefs opulents en Espagne et dans les Deux-Siciles. Mais dans les évolutions que fit la société européenne marchant vers l'unité, les Grimaldi perdirent peu à peu leurs possessions et leurs dignités; la Révolution française leur enleva même la Principauté et fit de l'antique palais, d'abord un hôpital pour les blessés de l'armée d'Italie, puis un dépôt de mendicité.

Réduits à leurs trois communes de Monaco, Menton et Roquebrune, comment les Princes auraient-ils pu rendre immédiatement son ancienne magnificence à la demeure de leurs ancêtres, mutilée, saccagée, flétrie? Les ruines féodales que conservent encore quelques-unes de nos provinces, et qui sont l'œuvre des siècles, ont leur poésie mélancolique et une imposante majesté; le temps semble les avoir respectés en les revêtant d'une beauté suprême et pleine de mystère qui les grandit; abandonnées à la nature, cette mère de tous les arts les a parées de ses plus pittoresques ornements; elle a repris et fait siennes ces murailles que la main de l'homme avait tirées de son sein. Mais ce qu'ont détruit hier le vandalisme et l'incurie, ce ne sont pas encore des ruines, ce sont des décombres et des dégradations. Tel était en 1815 l'état du palais. Il falut alors procéder avec la patience d'une économie forcée à la restauration de cette antique demeure; car on ne refait pas en un jour l'œuvre de plusieurs siècles de prospérité.

Le Prince Honoré V, qui résidait presque constamment à Paris ou en Normandie, ne s'occupa que très-médiocrement de cette réédification. Quelques travaux d'aménagement dans les parties les moins maltraitées, des démolitions peut-être inopportunes, et beaucoup de projets pour l'avenir, voilà quelle fut sa part dans cette grande entreprise. Effrayé bientôt des dépenses qu'occasionnerait la restauration du palais, il la remit à des temps meilleurs et habita de préférence au château de Carnolès, près de Menton, où il se plut à faire exécuter d'importants travaux d'embellissement. Aussi, en 1841, lors de l'avènement de Florestan I^{er}, le palais présentait-il encore un aspect désolé; les démolitions ordonnées par Honoré en avaient accru la tristesse en multipliant les décombres. Le nouveau souverain, habilement secondé par la Princesse Caroline, se mit résolument à l'œuvre pour une destruction complète; le sol fut déblayé, les toitures furent renouvelées, l'édifice consolidé, et malgré les agitations de ce règne et la révolution de 1848, les travaux furent continués lentement, il est vrai, mais sans interruption. Il était réservé au successeur de Florestan, au Prince aujourd'hui régnant, de mettre la main à une entière restauration et de rendre le vieux palais de ses ancêtres à la splendeur de son passé. L'amour de Charles III pour les arts, son goût pour la magnificence le poussaient naturellement à cette entreprise; sa grande fortune personnelle lui a permis de la conduire à bonne fin.

C'est à lui d'abord que l'on doit l'achèvement de la façade du côté de la mer, commencée par Florestan. Là se trouvaient autrefois deux ailes de bâtiment qu'on avait démolies sous le règne d'Honoré V. Elles se détachaient à angle droit du corps de logis principal et s'étendaient jusqu'aux rochers qui s'élèvent presque perpendiculairement au-dessus de la mer. L'une de ces ailes renfermait les bains richement décorés de marbre, de statues et de fontaines, élevés par Honoré II; dans l'autre, plus rapprochée de la place, était la salle où Lucien fut assassiné, en 1523, par son neveu Bartolomeo Doria. * La veuve de Lucien, Anne de Pontevès, avait fait entourer d'une double muraille cette salle funèbre tachée du sang de son mari. Quand les ouvriers mirent le pic dans les murs de cette aile, ils rendirent à la lumière du jour qui n'y avait pas pénétré depuis trois siècles, le théâtre de ce drame sanglant. Florestan avait jeté les fondements d'un vaste corps de logis selon les lois de l'architecture moderne, et d'une grande terrasse qui lui sert pour ainsi dire d'assise; Charles III acheva l'œuvre de son père. L'immense développement de cette façade, ses baies encadrées d'ornements et décorées de balustres, la magnifique corniche qui court dans toute sa longueur, et enfin la terrasse plantée pour la plus grande partie d'arbres précieux et de fleurs rares, afin de servir comme de vestibule aux jardins, ainsi que s'exprime un poète, tout cet ensemble donne à la partie occidentale du palais une apparence grandiose, contrastant sans doute avec le style de l'édifice, mais qui, contemplé de la mer, présente, un aspect imposant.

La religieuse sollicitude du Prince se porta ensuite sur un autre côté. Quand on pénètre dans la grande cour d'honneur, on a devant soi la chapelle; une inscription latine, gravée sur une plaque de marbre blanc, indique qu'elle a été construite depuis les fondements par Honoré II pour remplacer l'antique oratoire de St-Jean le Précurseur, dont on voit encore des vestiges dans une salle basse du Palais et qui ne répondait plus à la magnificence de la demeure souveraine. ** Cette chapelle, décorée de marbres précieux, est de belles proportions; on y peut admirer la tribune du Prince et la coupole élancée qui domine l'édifice. Mais ce monument, victime des injures du temps et du vandalisme des hommes, se trouvait dans un déplorable état de dégradation. Charles III s'occupa d'abord de la façade extérieure; la porte d'entrée, qui deviendra peut-être un jour un élégant portail, est surmontée d'un balcon en marbre sur lequel s'ouvrent trois fenêtres à cintres surbaissés; une vaste demi-lune, formée de vitraux à dessins, éclaire l'intérieur de la nef. Au sommet de la coupole brille une grande croix dorée dominant d'une manière pittoresque, et l'on pourrait dire symbolique, les vieilles tours aux crénaux moresques qui l'encadrent. A l'intérieur, on monte par trois marches de marbre blanc à un riche autel décoré de chiffres, de couronnes en placage de marbres précieux, et les deux magnifiques colonnes monolithes qui soutiennent le rétable ont repris leur ancien éclat et semblent avoir été taillées récemment dans un bloc de porte-or. Une mosaïque vénitienne a remplacé le pavement du chœur; tous les accessoires ont été remis à neuf, et l'ameublement est en harmonie avec l'élégance du vaisseau. Lorsque, selon des plans déjà arrêtés, les vitraux peints de la coupole et du sanctuaire viendront répandre sur tout cet ensemble de marbre et d'or une lumière douce et mystérieuse, et que des peintures à fresque auront fait disparaître la blanche nudité des murs, alors la chapelle Saint-Jean-Baptiste sera un oratoire vraiment royal.

HENRI MÉTIVIER.

(A continuer)

(*) Voir Monaco et ses Princes, I^{er} vol. page 219 et suivantes.

(**) H. II. Antiquissimo Divi Joannis clavo sacello quod dignitati sanctorum omnium maximi tantumque palatii magnitudinis minime corresponderet novam hanc ampliore conspicuam sacramque molem pia liberalitate a fundamentis erexit eidemque Christi precursori primario Monacorum Principum protectori vere religionis affectu dedicavit Anno salutis MDCLVI.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 2 au 8 Février 1867.

GÈNES. b. *N-D. des Miséricordes*, italien, c. Marcenaro, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, id.
 ST-RAPHAEL. b. *Eugénie*, id. c. Simon, bois
 ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, briques
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Gabriel, sable
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. id. id. id. id. id.
 MARSEILLE. b. *Espérance*, italien, c. Landi, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. b. *Trois frères*, français, c. Forconi, id.
 ID. b. *Napoléon III*, id. c. Cligny, m. d.
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, id. c. Mangiapan, sable
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. b. *Ames du purgatoire*, français, c. Gardon, id.
 STE-MAXIME. b. *Caroubier*, id. c. Laurenti, vin
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
 ID. b. *Aigle impérial*, français, c. Palmaro, id.

Départs du 2 au 8 Février 1867.

NICE. b. *Eugénie*, français, c. Simon, sur lest
 ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
 ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, Orengo, id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ONEILLE. b. *Espérance*, italien, c. Landi, m. d.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
 ID. id. id. id. id. id.
 GOLFE JUAN. b. *Assomption*, français, c. Mangiapan id.
 NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
 ID. id. id. id. id. id.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

Bulletin météorologique du 3 au 9 février 1867.

DATES.	Baromètre réduit à 0	Minimum de température	Maximum de température	Température à 9 h. du m., au nord et à l'ombre	Humidité relative	Etat du ciel
3 février	770 70	5	12 3	9 2	81	serain
4 —	770 90	5 2	13 3	9 4	81	nuageux
5 —	764 16	7	11 5	9 2	97	couvert
6 —	755 55	5 5	16 5	8 7	86	nuageux
7 —	751 67	5 6	14 5	12 5	54	id.
8 —	762 25	4	14 8	10 7	64	serain
9 —	763 93	3 9	15 2	9 2	92	id.

VOITURES pour la promenade et voyages. S'adresser à Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11.

AUX MOULINS: Appartements meublés à louer, villa Bellando, Exposition au midi.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

HOTEL BELLEVUE, rue des Briques, 23. — Table d'hôte. — Pension. — Services particuliers.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE RUSSIE, place du Palais. Table d'hôte et pension.

CASINO DE MONACO.

Mercredi 13 Février à 8 heures du soir

GRAND CONCERT

Vocal & Instrumental

DONNÉ PAR

M^{ME} VAN-DEN-HEUVEL-DUPREZ

ET

M. LÉON DUPREZ

AVEC LE CONCOURS DE

L'ORCHESTRE DU CASINO sous la direction de M. EUSÈBE LUCAS.

Le Piano sera tenu par M. VAN-DEN-HEUVEL.

PROGRAMME.

- 1° *Marche aux flambeaux* (N° 3) MEYERBEER.
- 2° *Duetto de Mignon*, chanté par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez et M. L. Duprez. A. THOMAS.
- 3° *Air de l'oratorio de Tobie*, chanté par M. L. Duprez GOUNOD.
- 4° *Sicilienne des Vêpres*, chanté par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez VERDI.
- 5° *Ouverture de Don Pasquale* DONIZETTI.
- 6° *Duo des Voitures versées*, chanté par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez et M. L. Duprez. BOIELDIEU.
- 7° *Ouverture de Lalla-Rouck*. F. DAVID.
- 8° *Duo du Pré aux Clercs*, chanté par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez et M. L. Duprez HÉROLD.
- 9° *Air du Ballo in Maschera*, chanté par M. L. Duprez. VERDI.
- 10° *Air en 4 langues, de Marco Spada*, chanté par M^{me} Van-den-Heuvel-Duprez . AUBER.
- 11° *Morgen Blaetter*, valse STRAUSS de Vienne.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'HIVER 1866-67.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE, à l'eau de mer et à l'eau douce, sous la direction de M. le Docteur GILBERT DHERCOURT.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord: sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet; aucune épidémie n'y a jamais pénétré.

Le CASINO, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE. CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures; de LYON en seize heures; de MARSEILLE en six heures.